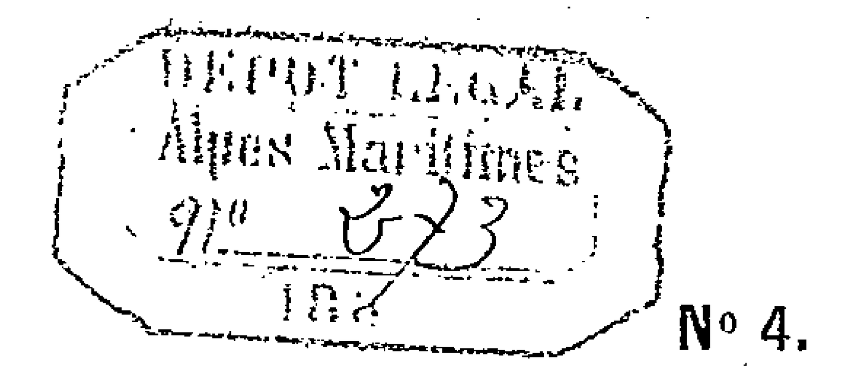


Neuvième Année. Dimanche 14 Mars 1897 N° 4.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an....... 5 francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

SOMMAIRE. — Jésus est-il Sémite ou Aryen ; Ernest Bosc. — La Dentellière du Puy (suite) ; M. A. B. — L'Ésotérisme et la Lampe d'Aladin. — A plusieurs correspondants. — A travers les Revues.

JÉSUS EST-IL SÉMITE ou ARYEN

Tout dernièrement nous relisions le Saint-Paul de M. Ernest Renan et, à la fin de notre lecture, nous nous demandions : « Si Jésus-Christ était un *Sémite* pur sang ou bien s'il ne serait pas plutôt un descendant des Aryas émigrés en Judée ?

Si ce dernier fait pouvait être prouvé, le Christianisme aurait une origine Aryenne.

Ce point d'histoire nous paraît bien difficile à résoudre, mais nous devons dire cependant qu'il nous répugne absolument d'admettre que la théogonie d'une race puisse être la continuation de la théogonie d'une autre race.

Ce serait là un phénomène plus qu'étrange, tout à fait extraordinaire même.

Il nous semble, du reste, que les faits ne manquent point pour corroborer l'origine Aryenne du Christianisme ; nous allons en mentionner quelques-uns, laissant à d'autres plus compétents le soin d'élucider une question qui nous paraît si intéressante.

Voici quelques aperçus qui pourront fournir matière à réflexion :

La religion du Christ ne put s'implanter dans les pays de race sémitique, race égoïste et ne pouvant comprendre l'altruisme, le dévouement, la charité, toutes les belles et nobles vertus.

Cette même religion se propage au contraire assez facilement chez les nations Aryennes, et cela malgré et peut-être à cause de quelques persécutions.

Jésus lui-même, ce socialiste, d'il y a bientôt dix-neuf cents ans, n'est-il pas discuté, persécuté et finalement crucifié par les Sémites ?

Si au lieu de prêcher sa suave doctrine à Jérusalem, il eût fait ses prédications à Rome, aurait-il été crucifié ?

Nous ne le pensons pas ; il est tout au moins permis d'en douter.

La grandeur de ses idées, ses franches paroles envers les puissants et les financiers de l'époque auraient pu lui attirer des persécutions, mais il est probable, certain même, que cette généreuse nature n'aurait pas subi le supplice infamant de la Croix.

De prime abord, la thèse que nous soutenons de l'origine Aryenne de Jésus-Christ peut paraître bien osée, bien hasardée, cependant de nombreux faits que nous trouvons dans Renan peuvent fortement appuyer notre thèse, comme on va voir.

Il ressort, en effet, du récit biographique, disons mieux, de la très minutieuse analyse de la vie de Saint-Paul, que l'apôtre eut à soutenir contre les Judéo-Chrétiens de Jérusalem, une lutte constante et acharnée.

Ces juifs convertis, ces néo-chrétiens suivaient bien la doctrine du Sauveur, mais mitigée pour ainsi dire par des pratiques juives. — A Jérusalem, Jacques le frère supposé de Jésus, enseignait une doctrine absolument accommodée à la religion juive.

Il prescrivait à ses disciples l'accomplissement de la Loi et comme rite principal, fondamental : la circoncision, tandis que Jésus et son apôtre Paul n'attachaient aucune importance à cette cérémonie. Ce dernier, surtout, faisait fort peu de cas et de l'observation de la *Loi* et de la *Circoncision* ; il rompit même très carrément avec la vieille *Loi Juive* importée d'Egypte ; ces paroles qu'il avait coutume de prononcer dans ses prédications le prouvent hautement : « Vous êtes, disait-il, aux Rabbins juifs, les apôtres de la circoncision, tandis que moi je suis l'apôtre du prépuce. »

Et Paul s'apercevant bientôt du petit nombre de partisans qu'il se faisait en Palestine, se dirigea vers le Nord et l'Ouest, c'est-à-dire dans les pays de race Aryenne, pensant y obtenir plus de succès ; il se rendit d'abord à Antioche et à Philippes, puis à Thessalonique, à Athènes, à Corinthe, enfin à Rome.

C'est même à cause de ses prédications chez les peuples du Paganisme, que Paul a reçu dans l'histoire le surnom de « Apôtre des Gentils. »

Dès le début de sa mission, il s'aperçut qu'il ne pouvait convertir les juifs profondément attachés à l'Ancien Testament ; au contraire les païens de la Grèce et de Rome, fatigués pour ainsi dire de leurs Dieux, adoptèrent presque avec bonheur, en tous cas plus aisément que les enfants d'Israël, la doctrine nouvelle.

Nous venons de voir que Saint-Paul se rend tout d'abord à Antioche, habitée par un grand nombre de juifs, il est vrai, mais comme ils étaient éloignés de Jérusalem, ils ne subissaient pas le fanatisme immédiat de leurs coreligionnaires de Judée. Ces fils d'Israël vivaient même en bonne intelligence avec les païens, puisqu'ils contractaient des mariages avec eux.

Dans ces villes orientales, suivant une vieille coutume, les assemblées juives avaient lieu le samedi. Tous les étrangers paraissant instruits avaient la faculté de parler au peuple à la Synagogue ; c'était un usage depuis longtemps admis. Paul, en y arrivant une première fois, usa de cette faveur et fut fort écouté, c'était, paraît-il, un brillant orateur ; aussi le samedi suivant la ville tout entière (juifs et païens) se porta à la Synagogue, afin d'entendre de la bouche charmeresse de Paul, la nouvelle doctrine.

Les juifs orthodoxes furent singulièrement froissés de l'enthousiasme de la population envers l'orateur et du goût qu'elle prenait à ses prédications.

Ces bons juifs se repentaient même de la tolérance qu'ils avaient montrée à son égard une première fois ; aussi en ce second jour, une violente discussion qui dégénéra bientôt en dispute véritable s'éleva entr'eux et Paul, dispute à laquelle se mêlèrent bientôt des injures si violentes et si grossières que Paul dut se retirer, mais non sans lancer cette protestation : « Nous devions commencer par vous prêcher la parole de Dieu, mais puisque vous la repoussez, nous nous tournerons vers les Gentils. «

Et M. Renan ajoute ceci ; « à partir de ce moment Paul se confirma de plus en plus dans l'idée que l'avenir n'était pas non plus aux juifs, mais aux Gentils ; que la prédication sur ce terrain nouveau porterait de bien meilleurs fruits ; que Dieu l'avait spécialement choisi pour être l'Apôtre des nations. »

Dès lors, les prédications de Paul obtinrent un grand succès : il convertit un nombre considérable de païens, ce qui acheva de mettre les Juifs en fureur ; aussi intriguèrent-ils pour faire expulser Paul et ses compagnons d'Antioche.

Voici comment se prirent les juifs pour accomplir cette expulsion.

Quelques grandes dames, les plus considérables de la Cité, avaient embrassé le judaïsme ; les juifs orthodoxes les engagèrent à monter la tête à leurs maris contre Paul, afin de le faire chasser de la ville ; elles obtinrent en effet un arrêté municipal qui bannit bientôt l'apôtre d'Antioche et de son territoire. Alors Paul, suivant l'usage établi ; secouant la poussière de ses sandales, sortit de la ville et la quitta définitivement, suivi de son fidèle disciple Barnabé ; les deux expulsés se rendirent à Iconium, puis à Lystres. Mais si Paul avait quitté Antioche, il y avait laissé des disciples ; aussi la lutte continua-t-elle et les Juifs, exaspérés contre une doctrine qui les ruinait dans l'esprit du peuple, excitèrent la population païenne contre les prédicateurs. On vit alors le peuple d'Antioche se diviser en deux camps. Or, qui dit *Camps*, dit guerre ou tout au moins émeutes ; il y en eût en effet à Antioche, il y fut même question de lapider les apôtres, les socialistes d'alors, qui, obligés de chercher leur salut, s'enfuirent à Lystres, et qui, nous dit M. Renan « n'avait que peu ou point de Juifs d'origine Palestienne ; la vie de l'apôtre y fut longtemps fort tranquille. »

Ainsi donc, il est parfaitement établi que si Paul est toujours persécuté chez les juifs, il est fort bien accueilli partout ailleurs, c'est là un fait qui a son importance.

A Lystres, l'Apôtre convertit à la nouvelle doctrine Loïs et Eunice, celle-ci mère de Timothée ; mais le bruit de ces conversions arrive bientôt à Antioche et à Iconium ; la colère des Juifs se ranime : ils envoient à Lystres des émissaires pour y provoquer une émeute ; elle a lieu bientôt ; le peuple ameuté s'empare de Paul, l'expulse hors de la ville, le crible de coups de pierre, enfin, on ne le laisse que quand on le croit mort.

On voit donc que, pour n'avoir pas une existence aussi douloureuse que celle de son divin Maître, Paul n'est pas moins un persécuté, un véritable martyr de l'intolérance sé-

mitique ; ce n'est pas chez les peuples Aryens, aux vues larges et libérales qu'il aurait été traité de la sorte.

Les Aryens, du reste, étaient des hommes fort doux, fort paisibles, n'étaient-ils pas les disciples de Krishna, le Christ hindou, le véritable précurseur du Divin Nazaréen, bien plus que Saint-Jean-Baptiste.

Revenant à Paul, nous dirons que remis de ses blessures, il se réfugia à Derbé, toujours accompagné de son fidèle disciple Barnabé. Ils firent dans cette ville un long séjour et y opérèrent de nombreuses conversions.

Et pourquoi convertirent-ils tant de païens ?

M. Renan nous répond à cette question.

« On conçoit, dit-il, quelle différence il devait y avoir entre de telles églises et celles de la Palestine, formées au sein du Judaïsme pur, ou même à celles d'Antioche, formées autour d'un levain juif et dans une société déjà judaïsée. Ici c'était des sujets tout à fait neufs, de bons provinciaux très religieux. »

Nous pensons, nous, que les conversions y étaient faciles, parce que Paul se trouvait en contact avec des païens et non avec des Juifs, qui ne pouvaient admettre la doctrine large et libérale du Christ, et nous ajouterons aussi que l'Apôtre y quittait le courant sémitique pour entrer dans le courant Aryen. Voilà surtout ce qui explique la cause de ses véritables succès, nous pourrions dire de son triomphe.

M. Ernest Renan le constate du reste lui-même, sans en indiquer le motif, ce qui nous surprend un peu chez ce grand esprit, il n'a pas l'air de s'en douter, ou bien ne veut-il pas le dire ? Cependant il frise le véritable motif du succès de Paul, quand il nous dit un peu plus loin : « un autre fait de la plus haute importance était mis en lumière : c'étaient les excellentes dispositions qu'on pouvait trouver chez certaines races attachées aux cultes mythologiques, pour recevoir l'Evangile. »

Ce n'étaient pas plusieurs races, nous ne l'ignorons pas, c'était une seule, celle des Aryens ou Aryas, qui avait été nourrie des doctrines du Rig-Vêda. Disons en un mot et comme conclusion de cette courte étude : que tous ceux qui ont vécu de l'Ancien Testament, que les Sémites, répudient le Nouveau Testament : tous ceux au contraire, dont les ancêtres ont pratiqué le culte primitif des Vêdas, *le Védisme*, ceux qui sont d'origine Aryenne adoptent et reconnaissent avec empressement, avec bonheur, la doctrine du Christ, parce qu'elle répond aux idées, aux besoins, aux aspirations du spiritualisme, en un mot aux nobles et grandes aspirations de la race Aryenne, laquelle du reste était merveilleusement préparée à recevoir la Doctrine Chrétienne par la vie et les beaux travaux de Bouddha, que nous narre un livre sublime, *La Bhagavad-Gitâ,* ou le Chant du Bienheureux.

Nous dirons enfin, qu'il est bien évident pour nous que le Nouveau Testament n'est pas, comme beaucoup trop de personnes le croient, la continuation de la Bible Hébraïque, une sorte de second Talmud. Les origines du Nouveau Testament remontent beaucoup plus haut, au Rig-Vêda probablement, de même que le Koran est pour ainsi dire la suite du Talmud et de l'Ancien Testament.

Disons enfin, en terminant, que c'est par une évolution toute naturelle que les peuples de race Aryenne ont passé des diverses mythologies antérieures à la doctrine du Christ, cette doctrine, devenue plus tard religion, tend du reste chaque jour à redevenir ce qu'elle était à son début, une philosophie spiritualiste et tout à fait humanitaire ; elle y aurait même abouti depuis longtemps déjà si l'intolérance du clergé romain, actionnée par son chef suprême, le Pape du Vatican, n'avait fait jusqu'ici les plus énergiques efforts pour empêcher l'avènement de cette nouvelle phase religieuse, qui existe en définitive dans la religion catholique grecque et dans la religion orthodoxe du vaste empire de Russie.

ERNEST BOSC.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite) (1)

Tout ce qui suit jusqu'au titre en petites capitales a, par suite d'une erreur d'imposition, été oublié sur le marbre et doit être intercalé par le lecteur dans le numéro 3, entre cette ligne, colonne 60 : *Cela vous classe tout de suite plus haut,* et celle-ci : *La famille Paternot habitait le pays.*

Maria avait parlé si vite que sa sœur n'avait pas eu le temps de placer un mot. Enfin, elle cacha son profond dépit en éclatant de rire, ce qui n'était point dans ses habitudes, et serrant à l'étouffer Maria dans ses bras robustes : « Que je suis donc heureuse, ma chère petite Maria, de te voir devenir Mme Placeron !

(1) Voir précédent numéro.

Va ma bonne petite sœur, personne plus que moi ne se réjouit de ton changement de position. Va, si je ne me marie pas avec quelqu'un qui me fasse porter chapeau comme toi, je ne te fréquenterai qu'autant que cela pourra convenir à ta nouvelle famille. Sois tranquille, je ne veux pas que la moindre contrariété te vienne de mon côté. Mais Maria, comment vont s'arranger les Placeron avec la mère et Jacques ?

Maria fit une petite moue dédaigneuse...

— Tout est prévu, répondit-elle, je donnerai quelque chose à notre mère chaque mois pour qu'elle oublie de venir me voir au magasin ou dans notre appartement du premier, car j'habiterai avec ma belle-mère !

— Tu habiteras avec ta belle-mère, s'exclama Olympe, mais cela ne sera pas toujours drôle. En disant cela elle était heureuse de jeter un peu de noir dans l'azur de sa sœur !

— Oh ! cela ne m'intimide pas du tout, répondit la jeune modiste ; étant voisine des Placeron, par le magasin de ma patronne qui est juste en face de leur maison, j'ai observé, depuis plusieurs années, les allées et venues des gens qui fréquentent la mère Placeron... je connais tous ses côtés faibles...

Puis baissant la voix, Maria ajouta :

— La mère d'Anatole a une intrigue, depuis la mort de son mari.... C'est une gaillarde qui n'a pas froid aux yeux, malgré ses 45 ans bien sonnés !.... Je lui ferai comprendre à propos, que je suis instruite de tout et que loin de la blâmer, je l'approuve de n'avoir pas pris un second mari, ce qui aurait particulièrement nui à Anatole.... Je lui ferai autant de chapeaux et de coiffures qu'elle désirera et ça ira comme sur des roulettes....

— Et ton futur, Anatole, connaît-il l'intrigue de sa mère ?

— Pas du tout, il est myope de toutes manières, et croit tout ce qu'on lui dit : Oh ! c'est un bon garçon !....

Olympe donna de nouveau cours à sa fausse hilarité :

— Mais, pourquoi la veuve Placeron ne s'est-elle pas remariée.... Il y a si longtemps qu'elle a perdu son mari. Anatole était jeune et sa mère avait bien le droit d'augmenter sa position par un bon mariage ?

— Bah ! répliqua en souriant finement Maria ; cela ne l'a pas empêché d'arrondir sa fortune. Anatole m'a confié que sa mère était si habile commerçante, qu'elle avait doublé le capital laissé par son père. Elle a, du reste un très bon conseil dans l'ami de notre famille a ajouté cet innocent Anatole, c'est M. d'Asil, le conservateur du Bureau des Hypothèques ! C'est lui, tu sais l'amoureux de ma future belle-mère ! Mais motus.... pas un mot !

Les deux sœurs s'embrassèrent de nouveau avec effusion et se retirèrent chacune dans leur chambrette.

Maria venait de blesser l'amour-propre de sa sœur, elle s'endormit en s'en réjouissant. Olympe furieuse de l'élévation de Maria, sentit les serpents de l'envie lui mordre le cœur !

— Je serais la gouvernante de ce vieux de Courgemont se dit-elle ; je verrai de l'amener à me prendre pour femme, ou je le planterai au plus vite, si cela ne mord pas !

Quelques jours après, le mariage eut lieu.

Madame Anatole Placeron, plus charmante que jamais, adorée de son mari et de sa belle-mère qui ne cessait de faire des compliments de sa bru, trônait à son comptoir, augmentant chaque jour le nombre de ses clients par sa bonne grâce à les servir. L'imagerie religieuse et les articles de Paris avaient été ajoutés au commerce de librairie et de papeterie de la maison Placeron.

Olympe abandonnant ses fuseaux était, depuis près d'un an, la gouvernante du vieux colonel. Une fille de campagne choisie à dessein, peu intelligente, faisait le gros de l'ouvrage dans la maison où régnait, depuis l'arrivée de Mlle Roussel, un ordre et un confortable incroyables, vu le peu de dépense faite par elle pour entourer de bien-être de Courgemont, qui au cercle ne tarissait pas en fait d'éloges sur mademoiselle Roussel. Ce que ne disait pas le vieux soldat : c'est qu'ayant plusieurs fois tenté la vertu de sa gouvernante avec l'offre d'argent ou de bijoux, il avait été repoussé avec indignation, ce qui le navrait, car il se sentait beaucouq de goût pour elle et que de plus, tous ses amis à qui il faisait discrètement comprendre qu'il était heureux le complimentaient sur sa prétendue bonne fortune.

Un jour, un vieux débauché également riche et célibataire qui fréquentait de Courgemont, plaisanta celui-ci, ouvertement à table. — Olympe apprit ainsi que sa réputation (son seul bien), était soupçonnée. Furieuse, dès le soir même, elle signifia au vieux barbon qu'il eût à réparer le tort moral qu'il lui faisait... ou bien que sans aucun délai, elle le quitterait.

Le colonel épouvanté à l'idée de n'être plus dorlotté par Olympe, offrit de lui acheter en son nom trois obligations de 400 francs chacune.

Mais Mlle Roussel refusa net.

— Et que voulez-vous donc, Mademoiselle ? Je vous ai dit que je vous avais fait un legs assez convenable dans mon testament pour vous permettre de vivre indépendante dans vos vieux jours ; que vous faut-il de plus ?

Olympe hésita, puis d'une voix ferme, elle répondit : M'épouser, M. de Courgemont.

A ces mots, le colonel bondit :

— Epouser, épouser, allons vous êtes folle ! que diraient mes neveux et nièces, leur donner pour tante, la belle-fille d'un garde-champêtre ivrogne. Ah ! c'est trop fort vraiment ; vous pouvez vous retirer Mlle Olympe, vous auriez pu vivre tranquillement près de moi étant ma maîtresse, mais ma femme, ah ! non, mille tonnerres !

Le lendemain de cette scène, que seuls nous connaissons, Olympe sous un prétexte quelconque, revint habiter chez sa mère, le cœur tout gonflé de haine et de dépit d'avoir perdu toute une année à caresser un rêve impossible à réaliser. Plus riche de quelques centaines de francs et de plusieurs menus bijoux offerts par le galant sexagénaire, Olympe reprit son coussin de dentelle.

Depuis son départ de la maison maternelle, des changements fâcheux s'y étaient opérés, l'argent apporté par Jacques avait été mangé et surtout bu par lui et par sa femme. Le désordre et la malpropreté même régnaient au logis, toujours entre deux vins, les vieux époux étaint la risée des voisins à qui ils laissaient voir le dénûment de leur intérieur, n'ayant même plus la vanité d'autrefois !

Olympe fut sollicitée, à plusieurs reprises, d'entrer en condition chez de braves gens, qui lui offraient de fort beaux gages pour le pays, mais elle refusa, attendant toujours l'occasion de trouver un veuf ou un vieux garçon non titré qui sans doute serait de meilleure composition que M. le colonel de Courgemont.

Encore deux années se passèrent dans l'attente de cet oiseau rare que la persévérante et entêtée Olympe attendait toujours.

La dentellière était bien vue de tous les voisins, car elle se montrait en toute occasion serviable et discrète. Cette discrétion si rare chez les personnes du peuple, lui avait attiré l'amitié de ses plus proches voisins les Paternot dont nous allons esquisser la silhouette.

(*Voir la suite, numéro 3, colonne 60, comme il est indiqué ci-dessus*).

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(*Suite*)

Patrice accepta de suite les offres de son oncle, car il vit tout le parti qu'il en pourrait tirer. Sa cousine Armande plus âgée que lui de six ans ne lui plaisait guère, mais pour lui boîteux et presque pauvre, c'était un parti inespéré. Il comprit que l'accueil paternel de l'oncle Raymond avait eu pour mobile de lui faire épouser sa cousine. Très roué, Patrice fit pendant longtemps semblant de ne rien comprendre aux attentions câlines d'Armande, qui seule gouvernait la maison avec un despotisme presque insultant pour sa mère qui se faisait toute petite devant son mari et sa fille, car elle n'était pas de sang noble et on le lui avait maintes fois fait sentir, surtout depuis la mort de son père, le vieil et fidèle intendant des Paternot. Enfin, après avoir bien aiguillonné par d'habiles manœuvres, le cœur et les nerfs de sa maladive cousine, Patrice parut tout à coup subjugué par une passion violente pour elle, qu'il essayait, dit-il, mais en vain, de dompter sachant qu'Armande pouvait avec la fortune qu'elle aurait un jour, prétendre à beaucoup mieux que son cousin, au point de vue de l'intérêt d'abord et ensuite à celui de la beauté physique ; car lui Patrice, était disgracié par la nature et n'avait guère pour lui que le noble sang des Paternot qui coulait dans ses veines comme dans celles de sa bien-aimée Armande.

Raymond et sa fille furent dupes des beaux discours de Patrice, mais ils en furent heureux tous les deux et la mère par surcroît.

On maria donc le cousin et la cousine au plus tôt ; mais dès les premiers mois de son mariage, Armande tomba malade et vit bien qu'elle ne pourrait rendre père son mari, ce qui lui fut un violent chagrin, bien adoucie cependant par les attentions pleines de délicatesses de Patrice.

Plusieurs années se passèrent assez péniblement pour la santé d'Armande, qui, six mois debout, était obligée d'en rester six autres au lit, ce qui l'affaiblissait considérablement. Son mari surveillait très bien les propriétés et si

le rendement ne s'en était pas accru, ce n'était pas sa faute, mais aux mauvaises années, qu'il fallait attribuer le stationnement des revenus.

Raymond Paternot, puis sa femme à peu de distance étaient remontés chez les ancêtres et aucun enfant n'était venu prendre leurs places au foyer. Patrice même, n'espérait plus faire souche, le médecin le lui avait confié, et sans trop de peine, les deux époux en avaient pris leur parti. Pourquoi cette indifférence ? C'est qu'une même passion : l'avarice s'était emparée en même temps de leur cœur. Ils avaient vendu avec un gros bénéfice la ferme du grand Saule. M. Paternot ayant placé en rentes sur l'Etat le produit de cette vente vit son capital s'augmenter d'un tiers ! Alors Armande, encore plus intéressée que Patrice, conseilla à son mari de vendre aussi la jolie propriété de Chante-Perdrix, ce dernier souvenir familial...

Nous avons notre maison et le grand fruitier que tu as créé auprès de la vieille baraque quand tu es arrivé à Bellemine. Cette vieille maison nous ne pouvons la louer qu'à des ouvriers, nous la jetterons par terre et sur son emplacement, nous construirons un joli pavillon et nous mettrons en location la vieille maison que nous habitons depuis si longtemps, qui n'est pas du tout confortable ; d'ailleurs, elle est beaucoup trop grande pour nous deux et une seule servante... Vois-tu Patrice, rien qu'avec la plus value du capital de la ferme de Chante-Perdrix, nous aurons de quoi construire notre pavillon.

Patrice hésitait, il aimait la terre ainsi que de surveiller ses propriétés, ce qui lui donnait une occupation agréable.

Mais Armande insista ; ils se faisaient vieux tous deux ; leurs goûts changeraient, il fallait éviter d'avoir des soucis en vieillissant et puis qui sait si Patrice serait toujours ingambe pour aller surprendre à l'improviste les fermiers aux jours de semailles ou de récoltes importantes. Puis, en économisant, ils pourraient peut-être amasser assez pour racheter le petit château de Chante-Perdrix avec sa jolie châtaigneraie. Au moins, tous deux pourraient posséder avant de mourir l'ancienne résidence de son père Raymond de Paternot, alors qu'il était enfant et avant que cette infâme République eût dépossédé ses ancêtres.

— Nos ancêtres, reprit Armande, et qui sait mon cher Patrice, si alors nous ne ferions pas bien de reprendre notre particule, hein !

Patrice était d'humeur et de goût plutôt plébéïens ; il tenait de sa mère une simple et rustique Allemande ; mais il se laissa persuader par sa femme.

On vendit Chante-Perdrix, mais le placement ne fut pas heureux ; ce fut à un banquier madré que l'argent fût confié. Il devait le placer dans sa banque pour le faire valoir à gros intérêts et de plus donner une part dans les bénéfices.

Un an après cette opération, le banquier prit la fuite et les Paternot perdirent avec les intérêts, le capital qu'ils lui avaient donné en dépôt.

Les deux époux en firent une grave maladie ; ils ne se consolèrent même jamais tout-à-fait de cette perte et pour reconstituer, si possible la somme perdue, les deux Paternot rivalisèrent d'économies. Ils avaient malheureusement fait construire le pavillon projeté avant d'avoir touché les revenus de leurs affaires de banque qu'ils pensaient devoir être considérables ; et lorsqu'il fallu payer les ouvriers, ce fut sur les rentes sur l'Etat, qu'il fallu prendre l'argent ! Aussi les deux époux, qui tout en se réjouissaient d'aller habiter cette demeure si vivenement désirée n'éprouvèrent que tristesse et amertune en s'y installant !

Depuis que l'avarice régnait, en souveraine maîtresse au cœur des deux époux, leur affection paraissait plus grande ; Armand et Patrice vibraient à l'unisson dans leur attraction mutuelle pour l'or.

La santé de Mme Paternot s'était même améliorée depuis que d'un commun accord mari et femme avait supprimé les recherches de leur table et ne mangeaient que tout juste pour vivre. Et pour eux, vivre c'était entasser à la fin de l'année quelques milliers de francs prélevés jusque sur le nécessaire quotidien.

Peu importait aux Paternot, les privations, elles leur étaient douces, car les deux époux se complaisaient dans la recherche de nouveaux moyens d'économie. Puis au nouvel an, ils supputaient le résultat de leur avarice ; ils se congratulaient l'un l'autre et se trouvaient des époux bien fait pour justifier l'admiration qu'ils auraient pu inspirer à ceux qui auraient pu juger de leur habileté à administrer leurs affaires.

Tels étaient les Paternot, au moment où commence ce récit. Ils savaient, bien que vivant retirés, rendre service à propos à leurs voisins, mais quand il ne leur en coûtait rien ; aussi Patrice paraissait-il très retors en affaires, quand il donnait assez facilement d'utiles conseils, à qui lui en demandait.

(A suivre) M. A. B.

L'ESOTÉRISME ET LA LAMPE D'ALADIN

Sous ce titre, le Guetteur de la Tour du guet de l'Isis MODERNE, donne le court et intéressant article que voici :

« Dans l'excellente revue italienne d'études psychologiques LUX, M. Pietro Bornia prétend que les contes des *Mille et une nuits* ont un sens caché dont on peut dégager l'Esotérisme, et il s'exerce d'une façon fort curieuse sur celui d'Aladin ; l'action de celui-ci se divise en deux parties.

« La première représente à grandes lignes l'évolution, particulièrement la descente de l'échelle représenté par les appétits mondains du profane ; la traversée de la caverne, les connaissances que devait posséder l'aspirant aux dix premiers grades de l'initiation antique; le passage des quatre *autres*, les quatre grades successifs qu'il devait parcourir, c'est-à-dire l'acquisition de la science positive jusqu'à ses extrêmes limites ; la connaissance du magnétisme, de l'alchimie et de la nécromancie. L'accès de la caverne et des autres donne la véritable preuve de l'idée de l'évolution, c'est-à-dire de la mort morale, cachée sous les paroles de la fable et les connaissances qui dérivent de son étude. L'apprenti qui sait se livrer à l'étude de lui-même au *nosce te ipsum*, sans se laisser guider par les appétits terrestres, comme Aladin, qui ne se laisse pas vaincre par le désir des vases d'or et d'argent, parvient infailliblement avec l'aide de la volonté, (tel Aladin à l'aide de trois noms) au premier grade de l'évolution représentée par le jardin.

« La seconde partie, l'ascension, figure au contraire l'évolution. « Nous venons de Dieu » dit un proverbe arabe, « et nous retournons à Dieu ».

« Les trente degrés, c'est-à-dire cette ascension fatigante et interminable, plus longue de beaucoup que la descente, représente les derniers huit degrés de l'*Initiation*, c'est-à-dire la connaissance de la partie figurée de l'occultisme : la magie, la psychurgie, l'extase, la thérapeutique, l'astrologie, la theurgie et comme conséquence le Nirvanâ. La pénible ascension terminée, il est devenu adepte. Alors en joignant à cela la possession de la lampe merveilleuse, c'est-à-dire le pouvoir théurgique ou plus clairement la connaissance du futur, il peut gouverner les autres et cueillir les fruits qu'il ne pouvait toucher. C'est seulement alors qu'il s'aperçoit que ces fruits qu'il avait estimés bons pour le corps, ne sont au contraire utiles qu'à l'âme. »

C'est bien le cas de dire *se non è vero, è ben trovato* : car c'est fort ingénieux !

E. B.

A PLUSIEURS DE NOS CORRESPONDANTS

Dans le nº 109 (sept. 96) de *Lucifer*, vous trouverez un article d'Annie Besant « Les formes de la Pensée », p. 65, qui vous donnera satisfaction complète ; les 12 figures en couleurs que fournissent les trois planches en chromo-typie vous montreront des spécimens des couleurs de l'aura suivant les états d'âmes projetés par l'individu : les tons sont bleus, jaunes, marrons, rouges, carmins, jaunes de chrôme et verts.

Mais nous devons ajouter que rien ne peut rendre la transparence de leur couleur, les laques les plus fines sont encore beaucoup trop opaques ; pour se faire une idée de cette transparence, il faudrait s'imaginer un rayon électrique traversant des verres colorés en tons très pâles soit en vert, rouge, jaune, marron, etc.

Les bureaux du *Lucifer* sont à Londres, *Société des Publications Théosophiques*, 26, Charing cross S. W.

*
* *

A propos de l'article de notre collaborateur G. Morvan : *Les Matas*, nous avons reçu diverses communications ; un reproche plusieurs fois formulé contre cette étude est celui-ci :

« On y dit, entre autres choses, que dans tous les endroits de pèlerinage, ce sont des *matas* qui représentent les vierges locales. »

— Ah bien ! elle est bien bonne celle-là ! nous dit un correspondant. « A la Salette,

c'était une dame de la localité qui a joué le rôle de la Vierge et qui a tout avoué dans le procès (à huis-clos) plaidé par Jules Favre à la fin de l'Empire....., etc. »

Notre correspondant a tort d'insister sur ce cas particulier de la Salette.

Notre collaborateur et ami G. Morvan a, dans son article généralisé, parlé des vierges en général et n'est entré dans aucun détail particulier pour dire qu'à tel ou tel autre endroit il y a eu fraude, illusion ou hallucination.

Il importe donc peu qu'il y ait eu fraude à la Salette, dans tous les autres centres de pèlerinage, il ne peut en avoir été de même !

*
* *

Le Light de Londres, dans son numéro du 6 mars, donne une lettre de V. Sardou, traduite par M. A. Erny à propos de sa dernière pièce : *Spiritisme* ; et M. A. Erny termine sa traduction par ces lignes: dans une prochaine lettre, je vous fournirai d'autres détails; pour l'instant, je vous dirai que M. Sardou a reçu un télégramme qui l'informe que sa pièce a eu un très grand succès en Amérique.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de l'autobiographie de l'abbé Constant.

A TRAVERS LES REVUES

Nous lisons dans divers journaux spiritualistes, la petite note suivante, qui comporte un puissant intérêt ; serait-ce le commencement du dégel :

« La discorde s'introduit dans le ménage de la Sainte-Eglise. Un jeune abbé français, M. Victor Charbonnel, docteur en théologie, celui-là même qui a conçu l'idée d'organiser un Congrès des Religions en France, à l'occasion de l'exposition de 1900, s'attaque avec une grande crânerie aux vieux dogmes ultramontains ; et, il va faire des conférences pour prouver que chacun doit suivre sa religion comme il l'entend et faire son *Credo* à sa guise. »

« Après Lamenais, Eliphas Lévi, Rocca, Hyacinthe Loyson, voici Victor Charbonnel ; nous ne pouvons lui souhaiter que bon courage et bonne chance, malheureusement, ce n'est pas un soldat isolé, mais tout le clergé qui devrait prendre en main la réforme du catholicisme.

Dans le prochain numéro nous rendrons compte du nouveau livre de l'abbé Charbonnel : *Le Congrès des Religions.*

La Coopération des Idées poursuit son enquête sur : Quel sera l'Idéal de demain. — Adresser les réponses à M. Deherme, directeur, 17, rue Paul Bert. Paris.

L'Humanité Intégrale.— Le nº de février, 2me article sur synthéon et article hors de pair : Un symbole néfaste, ces deux articles signés du rédacteur en chef C. Chaigneau.

L'Isis Moderne (27 février). — nº 5. — *Sommaire.* — Les oracles. — Notes sur le Dualisme. — Magie et Divination chez les Arabes. — La langue sacrée : très intéressant article d'Ed. Bailly à propos d'un nouveau livre de Soldi. — De l'initiation chez les Gnostiques, etc., etc.

Bureaux : 11, rue de la Chaussée d'Antin, Paris.

Lotus Bleu. — Le nº du 27 février donne trois articles remarquables : Occultisme pratique de Blavatsky, la suite de la remarquable étude sur les *Rêves* de Leadbeater et la fin *Des formes de la pensée* du Dr Pascal.

La Lumière. — 27 février. — Hermès médecin des corps et âmes. — L'occultisme en médecine. — Une erreur de notre vie. — Ligue Universelle contre la cécité en faveur des affamés de la lumière, etc. — La directrice de *la Lumière*, la bonne Mme Lucie Grange poursuit vaillamment son œuvre.

La Revue des Femmes Russes et des femmes françaises de mars ne nous est par encore parvenue.

Le Progrès Spirite de Paris (numéro du 20 février) débute par un bel article : *La marche en avant*, puis il donne un intéressant article sur *le mouvement spirite*, par un résumé fort complet de l'opinion des journaux sur le spiritisme à propos de la pièce de Victorien Sardou.

La Revue Spirite a son sommaire de mars, très chargé et fort intéressant. Elle reproduit un article de la *Curiosité* qui a fait le tour de la presse spéciale, et elle donne une critique de cet article que notre ami Ernesto Volpi a faite dans son vaillant journal *Il Vessillo Spiritista* ; nous n'avons pas répondu à notre estimé confrère Volpi, parce que notre réponse nous eut entraîné fort loin ; nous nous bornerons à dire seulement, qu'il faut en tout de la hiérarchie, sans cela pas de travaux utiles.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14